



Duchetian reading of *Daewoo* by François Bon

Farzaneh Karimian [✉]  0000-0002-1201-9687 Sahar Alizadeh Jolgeh ² 

1. Department of French language & literature, Université Shahid Beheshti, Tehran, Iran. E-mail: f_karimian@sbu.ac.ir
2. Department of French language & literature, Université Shahid Beheshti, Tehran, Iran. E-mail: sahar.alizadeh.jolgeh95@gmail.com

Article Info

Article type:

Research Article

Article history:

Received:

31 August 2024

Received in revised form:

3 March 2025

Accepted:

15 March 2025

Published online:

July 2025

Keywords:*François Bon, Claude**Duchet, Sociocriticism,**Working-class, Daewoo,**Post-industrialism.*



ABSTRACT

We are confronted with the establishment of three factories by the Korean conglomerate “Daewoo” in Lorraine region. Despite financial hurdles at the time of their inauguration, their creation was made possible through substantial state subsidies aimed at generating employment. However, the factories were eventually relocated. Structured like a reportage, this novel brings together testimonies from former employees and traces their destinies. The abrupt closure of the three factories led to the unemployment of twelve hundred individuals. François Bon thus becomes a writer guided by ethical responsibility—a spokesperson for the voiceless—who narrates societal issues in a manner that is both fictional and profoundly authentic. This article aim to examine *Daewoo*, one of François Bon’s narratives, through the sociocritical lens of Claude Duchet. Bon’s writings are deeply rooted in social realities, and for him, literature serves as a means of preserving the memory of the working class. Analyzing this work through Duchet’s sociocritical framework is especially relevant, as it brings to light the core concepts proposed by the critic within the novel. It also provides an opportunity to explore the book’s social dimension and examine how narrative sociality is expressed through the literary techniques employed by the author.

Cite this article: Farzaneh, Karimian , et Alizadeh Jolgeh, Sahar . "Lecture duchetienne de Daewoo de François Bon", *Plume*, Revue semestrielle de l'Association Iranienne de Langue et Littérature Françaises, 2024 21 41, 1-34, -.DOI: <http://doi.org/doi:10.22129/plume.2025.475735.1305>



Lecture duchetienne de Daewoo de François Bon

Farzaneh Karimian  0000-0002-1201-9687 Sahar Alizadeh Jolgeh 

1. Département de langue et littérature françaises, Université de Shahid Beheshti, Tehran, Iran. E-mail: f_karimian@sbu.ac.ir

2. Département de langue et littérature françaises, Université de Shahid Beheshti, Tehran, Iran. E-mail: sahar.alizadeh.jolgeh95@gmail.com

Article Info	Résumé
Type d'article: Recherche originale	On rencontre l'implantation de trois usines du groupe coréen « Daewoo » en Lorraine. Malgré les difficultés financières pour leur inauguration, cela se fait à coup de subventions colossales de l'Etat pour créer du travail dans la région.
Date de réception : 31 août 2024	Cependant, se produit leur délocalisation. Ce roman à l'allure d'un reportage, regroupe les témoignages des anciens salariés et reproduit leur destin. La fermeture brutale des trois entreprises conduit au chômage de mille deux cents personnes.
Date de révision : 3 mars 2025	François Bon devient alors un écrivain dont la responsabilité éthique lui importe, un porte-parole des sans-voix qui retrace une société avec ses problèmes de
Date d'approbation : 15 mars 2025	manière fictionnelle et authentique. Le présent article tend à analyser Daewoo, l'un des récits de François Bon au prisme sociocritique de Claude Duchet. La majorité des écrits de Bon ont un lien avec la réalité sociale, et pour lui, la littérature se
Publié en ligne : Juillet 2025	présente comme un moyen utilisé pour sauvegarder la mémoire de la classe ouvrière. Ainsi l'analyse de son œuvre à la lumière d'une approche sociocritique duchetienne est adéquate afin de souligner les concepts-clés du sociocriticien dans le roman ; ce sera aussi l'occasion d'explorer la dimension sociale du livre et la
Mots-clés: François Bon, Claude Duchet, Sociocritique, Classe ouvrière, Daewoo, post- industrialisme.	manière de repérer la socialité romanesque à travers les procédés mis en jeu par l'auteur.

Cite this article: Farzaneh, Karimian , et Alizadeh Jolgeh, Sahar . "Lecture duchetienne de Daewoo de François Bon", *Plume*, Revue semestrielle de l'Association Iranienne de Langue et Littérature Françaises, 2025 21 41, 1-34, -.DOI: <http://doi.org/doi:10.22129/plume.2025.475735.1305>



Au début des années soixante-dix, l'économie occidentale connaît une brusque récession en raison de l'augmentation du prix de pétrole. Le chômage s'accroît considérablement et les jeunes doivent se contenter des travaux intérimaires. En 1974-1975, on voit l'inflation, la chute des taux de croissance et le chômage. Donc, ces indices annoncent l'entrée des pays industrialisés dans une crise économique. Entre les années 1970 et 1990, les structures de production sont bouleversées par la révolution technologique. De nouvelles formes de consommation et de nouveaux produits sont apparus¹. C'est le temps des jeux électroniques et de la restauration rapide. Un nouvel individualisme se fait jour et c'est à ce moment que la littérature se reconduit vers le réalisme et les récits documentaires dont les traces de l'ère post-industrielle sont à remarquer : un post-industrialisme qui débute à partir des années 70, amenant certains changements de paradigme par rapport à l'époque précédente, notamment par l'opposition qu'il manifeste au concept de l'industrialisation. Dans cet univers, les éléments immatériels tels la connaissance, l'information et le savoir ont plus d'importance. D'autre part, le nombre des personnes qui travaillaient dans les sociétés des services augmente chaque année par rapport au nombre des personnes qui travaillent dans le secteur de la production. En effet, l'univers post-industriel nécessite des spécialistes et non pas d'ouvriers non-qualifiés. De ce fait, l'absence des nouvelles compétences sert de prétexte au grand nombre de licenciements.

Tout ce survol historico-social pour souligner ce que l'on retrouve dans les écrits des auteurs de cette période, surtout dans ceux de François Bon, qui bannit à sa manière les frontières entre romans et récits. Dans cette optique, nous voulons analyser *Daewoo*, l'un des

¹ https://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/la_crise_des_ann%C3%A9es_1970%e2%80%931990/187371

réécrits de l'écrivain, éditeur, traducteur et dramaturge contemporain français à la lumière sociocritique de Claude Duchet. La majorité des écrits de Bon établissent un lien avec la réalité sociale et pour lui, la littérature se présente comme un moyen utilisé pour sauvegarder la mémoire de la classe ouvrière.

Cette étude s'interroge sur l'exploration de la dimension et de la charge sociale du texte de François Bon ainsi que la manière d'extorquer la socialité à travers les témoignages des personnages. Pour ce faire, premièrement, nous allons étudier les diverses sociétés dans ce roman avant de tenter, dans une deuxième étape, de dégager le noyau conflictuel du texte à travers la notion de *sociogramme* en passant par les divers discours avant d'accentuer enfin la part de la *socialité* et de la *littéarité* du livre.

1. Historique de la recherche

Malgré la notoriété de François Bon aussi bien sur la liste de la littérature de l'extrême contemporain ainsi que dans les réseaux sociaux en raison de ses ateliers d'écriture, nous n'avons pu que repérer deux articles en Iran consacré à ses romans. Il s'agit d'abord de « La nature invisible et visible dans *Autoroute* de François Bon », article écrit par N. Khattat et Z. Golestani Dero et paru en 2019. Dans *Pazhouhesh Nam-e Farhangestan-e Honar*, les autrices évoquent le monde industriel d'un des romans de Bon afin de mettre en lumière le paysage urbain chaotique à l'appui d'une démarche écocritique. Elles ont également passé en revue un autre roman de l'auteur sous forme d'un article « La reconstruction de l'espace dans *Paysage Fer* de François Bon » publié en 2020 dans *Recherches en langue et littérature françaises*. N. Khattat et Z. Golestani Dero y présentent l'étude d'une image sporadique du paysage perçue lors des voyages ferroviaires, enrichie par l'imaginaire d'un observateur au prisme des concepts de la « géographie littéraire » de Michel Collot. En somme,

l'intérêt porté à cet auteur en Iran n'a fait que l'objet des études sur sa « géographie littéraire ».

Quant à la sociocritique, hormis les études qui mettent en œuvre les notions de Zima, dont la plupart ont été rédigées par Farzaneh Karimian en collaboration avec d'autres autrices, on pourrait également trouver quelques travaux consacrés plus particulièrement à la démarche de Duchet. Dans cette optique, on commence par l'article de E. Salimikouchi et S. Ashrafi, publié en 2015 dans *Etudes de la langue et littérature françaises*, à savoir « De la société du texte à la société du référent. Lecture duchetienne de *Peur et Tremblement* de Gholamhossein Sâédi » exposant quelques notions analytiques du sociocriticien français. Il en va de même pour le travail de M.-H. Djavari et A. Abdi intitulé « *Les Racines du ciel* de Romain Gary : application de l'approche sociocritique de Claude Duchet », présenté en 2019 dans *Plume*, où il est question de la socialité du roman, la notion motrice de Duchet. On peut également évoquer l'« Étude comparative de *Le Petit Prince* et *La Ferme des Animaux* selon le modèle sociocritique de Claude Duchet » qui s'est affichée en 2021 dans *Research in Contemporary word Literature*. N. Hejazi et M. Meshgini ont tenté par cette étude de mettre en parallèle les infrastructures et les superstructures des sociétés française et anglaise au prisme des idées duchetiennes. Par ailleurs, citons la « Critique socio-historique du texte littéraire à partir de la théorie de Claude Duchet (Étude de cas : roman *Au revoir là-haut* de Pierre Lemaître) », édité en 2021 dans *French Language and Translation Research* par R. Ebrahimi, M.-J. Kamali et S. Jafari. Ces derniers s'y sont efforcés de souligner l'infrastructure sociale du roman par les concepts-clés du sociocriticien. De plus, ceux-ci ont aussi rédigé la même année, dans *Revue des études de la langue française*, une autre recherche consacrée à la « titrologie » du même roman toujours selon Duchet. On peut également citer l'étude duchetienne de « *Clair de*

lune»: Nécessité Socio-historique ou Influence Française?», publiée en 2022 dans *Recherches en Langue et Littérature Françaises*, par Sh. Chavoshian et N. Djalili Marand explorant comment la poésie de Nimâ reflète les événements socio-politiques de son époque et comment elle se distingue par une nouvelle forme d'expression influencée par la poésie française, mais aussi par les réalités socio-historiques iraniennes à l'appui de la relation entre la poétique de Nimâ et le discours social. Arrive enfin le cas de la récente analyse de 2023, intitulée « *L'Attentat de Yasmina Khadra : application de l'approche sociocritique de Claude Duchet* » qui se place dans *Recherches en Langue et Traduction Françaises* écrite par F. Zandieh, Sh. Makoui, L. Ghafouri Gharavi et N. Atashvahidi. Les autrices y ont examiné les concepts duchetiens du roman pour s'efforcer de montrer le « terrorisme ».

Ainsi notre analyse d'un des romanciers de la littérature de l'extrême contemporain au prisme des opinions du fondateur de l'école de Vincennes paraît-elle contribuer à mieux saisir les concepts-clés de ce théoricien dans le domaine de la sociocritique.

2. De la sociologie de la littérature à la sociocritique duchetienne

Hormis les sociologues, les littéraires et philosophes aussi, à leur manière, cherchent à étudier de près la société et se soucient des complications sociales dans leurs écrits. Au début du XX^e siècle, l'étude sociale de la littérature est beaucoup influencée par l'apparition des théories marxistes. Selon l'un des pionniers de la critique sociale, l'hongrois Georges Lukács, « *les œuvres littéraires ne relèvent pas des dispositions intérieures de l'écrivain mais sont les résultats des données historico-philosophiques qui s'imposent à sa création* » (1968, p. 49). En ce sens, on retrouve partout l'héritage hégélien qui estime que « *la réalité ne peut être comprise que comme un tout cohérent, comme une totalité signifiante* » (Cité par Zima,

2000, p. 33), en particulier par l'intermédiaire de l'art et de la philosophie qui ont une fonction cognitive dans l'appréhension de la réalité. C'est ainsi qu'il valorise donc les écrits réalistes comme « *l'enracinement dans les grands problèmes de leur temps et la représentation impitoyable de l'essence véritable de la réalité* » (Cité par Tadié, 2005, p. 159).

Parallèlement, le sociologue Lucien Goldmann (1913-1970) déclare que « *La sociologie de la littérature [...] était jusqu'ici fondée sur l'hypothèse de médiations dans la conscience collective qui établissait le lien entre, d'une part la vie sociale et économique, et d'autre part, les grandes créations de l'esprit* » (1963, p. 180). De même, il indique la parenté entre d'une part, la pensée collective, et d'autre part, les grandes créations individuelles littéraires. C'est là une liaison incontestablement réelle et une transposition de la vie socio-économique dans la vie littéraire.

Néanmoins, depuis les années 60 et le renouvellement de la critique et les théories littéraires, foisonnent nombres d'approches et de méthodologies, notamment lesdites opinions sociocritiques. En effet, suite à l'appellation des théories littéraires auxquelles Claude Duchet donne le nom de la sociocritique, il lance en 1971 un livre-manifeste publié dans *Littérature* regroupant une série d'articles en la matière afin de renforcer la socialité de la littérature sous un angle original, différent de celui de la sociologie marxiste. Cela signifie que rejetant le principe de l'œuvre comme reflet de son entourage et loin des simples soucis contextuels, la sociocritique apparaît en tant qu'une démarche polymorphe engageant plusieurs autres disciplines, notamment la philosophie, la sémantique, la narratologie et la linguistique. Pour ce qui concerne notre travail, nous allons nous concentrer plutôt sur l'un des premiers théoriciens en la matière, à savoir Claude Duchet. Contrairement à Lukács ou à Goldmann, Duchet s'efforce d'extraire l'idéologie dissimulée entre les lignes,

même si l'intérêt accordée à celle-ci s'avère bien démodée. Il se propose donc de s'occuper de l'intérieur de la logique textuelle dans un cadre à tendance plutôt formaliste et structuraliste, d'une part, et d'entreprendre aussi une étude intratextuelle avec tous les concepts bourdieusiens, consacrés aux positionnements dans le champ littéraire, d'autre part. Selon cette visée, le noyau constitutif du texte est la société. En effet, la sociocritique prête attention aux références à la société que contient le texte littéraire en vue de l'étudier. D'après Duchet, la sociocritique poursuit une sociologie des textes et un mode de lecture du texte sans oublier ses propres caractéristiques. Par son approche, il ouvre le texte de l'intérieur et « *interroge l'implicite, les présupposés, le non-dit ou l'impensé, les silences, et formule l'hypothèse de l'inconscient sociale du texte* » (Brynja Savane, 1979/1981). La sociocritique, ainsi proposée par Duchet, met l'accent sur le langage en tant qu'outil de la conjonction du texte et du contexte socio-historique. Elle se réclame donc des recherches narratives, structuralistes, linguistiques, voire sémiotiques afin de fouiller dans les couches intérieures du texte les réalités sociologiques le plus profondément dissimulées.

Ainsi l'analyse du roman de François Bon, à la lumière de la sociocritique duchetienne, semble-t-elle adéquate, sinon prometteuse. Par conséquent, à travers cette approche des textes littéraires, nous envisageons de porter un regard sur la manière dont cet écrit s'attache aux références à la société textuelle et celle du hors-texte. Son application sera également l'occasion de traiter un auteur de littérature de l'extrême contemporain, penché encore sur la situation de l'univers des usines à une époque post-industrielle.

Pour mieux entreprendre nos analyses, rappelons donc au passage les principaux concepts duchetien, à savoir la *société du texte*, la *société de référence*, le *co-texte* et le *hors-texte*, le *discours social*, le

sociogramme et l'idéologie avant d'évoquer la *socialité* et la *littérarité* du texte en exposant son noyau constitutif.

3. Société du texte

Dans le paysage de fer et d'acier ravagé par la crise de la sidérurgie en Lorraine, on rencontre l'implantation de trois usines du groupe sud-coréen Daewoo, fours à micro-ondes et téléviseurs. Cette installation se fait déjà dans une région exsangue depuis l'arrêt des aciéries. Malgré les difficultés financières pour leur inauguration, cela se fait à coup de subventions colossales de l'État afin de revitaliser la région. Cependant, la délocalisation des trois entreprises conduit à leur fermeture brutale, sans parler d'un incendie dévastateur qui ravage l'usine et ses stocks. Ce roman à l'allure de reportage regroupe les témoignages des anciens salariés et reproduit leur destin. L'abandon des usines signifie le chômage de mille deux cents personnes, notamment des femmes. François Bon devient alors un écrivain soucieux des valeurs éthiques, un porte-parole des sans-voix qui retrace les traits d'une société avec ses problèmes de manière à la fois fictionnelle et authentique.

Pour ce qui est de la société du texte alors, il s'agit d'un monde fictif, représentant la société réelle, exposant des lois, pratiques et valeurs de l'univers réel de l'écrivain. La fiction narrative construit des espaces, des temps, des systèmes de relations et de valeurs qui sont toujours liés à une forme d'organisation du social (cf. Duchet & Maurus, 2011). Claude Duchet introduit le concept de la *socialité* qui signifie le retour au texte qu'il faut lire, interroger et interpréter pour retrouver la société. De plus, ce concept duchetien retrouve non pas forcément de manière explicite et dans le contexte, mais dans la matérialité du discours ou bien à l'intérieur de la logique textuelle. Il ne faudrait donc guère recourir à une thématique particulière, mais le texte littéraire se relie au social car « *il est langage, et travail sur le langage* », « *à travers ses façons de dire, de moduler le discours*

social, d'orienter le regard du lecteur sur le réel »² ; cela remanie l'avis mimétique du roman et la théorie du reflet consistant à réduire l'écriture à une simple projection de l'extérieur. Par conséquent, il s'agit du processus du texte au *hors-texte* ou du texte à la société et non l'inverse, sans oublier non plus le *co-texte*. Le sociocriticien appelle, en effet, « cotexte » -dans un ouvrage collectif dirigé par lui-même et consacré au sujet- cet ensemble de traces — objets, valeurs, noms propres — qui « *dans le texte ouvrent à un en-dehors du texte, sur un ailleurs du texte, sur un domaine de références avec lequel le texte travaille* » (1979, p. 44). Mais comme traces, il importe de signaler ces composantes d'un « être-ensemble » (1979, p. 169).

Ce faisant, la critique rappelle l'art du détachement du roman moderne au XX^e siècle, en particulier chez Kafka qui expose une « *irréalité profondément inquiétante et dont la vue est cachée par la vue de la réalité quotidienne* » (Pavel, 2003, pp. 388 et 391). Inspiré de cet aspect, *Daewoo* s'efforce d'exposer une société qui obéit au courant médiatique et à l'accélération vertigineuse du machinisme et du provisoire, qui minimise le sens et la présence des choses, voire des gens, dans la durée. En ce sens, le roman se base sur un constat de souffrance et d'échec des employés, formulant au travers des comptes rendus d'entretiens avec les licenciés. Il fait ainsi preuve de solidarité en donnant la parole à ceux qui en sont généralement privés dans la sphère publique et dans le monde du travail.

Rappelons qu'après avoir reçu de nombreux avantages de l'État français, l'entreprise quitte la Lorraine en licenciant tout son personnel. Au début du XXI^e siècle, les trois usines lorraines, dont une a été incendiée, ont été fermées et beaucoup de salariés ont été

² Ruth Amossy, « La "socialité" du texte littéraire : de la sociocritique à l'analyse du discours. L'exemple de *L'Acacia* de Claude Simon », dans *Carrefours de la sociocritique*, sous la direction d'Anthony Glinoeur, site des ressources Socius, URL : <http://ressources-socius.info/index.php/reeditions/24-reeditions-de-livres/carrefours-de-la-sociocritique/126-la-socialite-du-texte-litteraire-de-la-sociocritique-a-l-analyse-du-discours-l-exemple-de-i-l-acacia-i-de-claude-simon>, page consultée le 20 juillet 2024.

renvoyés. Nous y voyons leurs révoltes, la séquestration d'un directeur d'usine, une ambiance mitigée qui crée l'évènement dans les médias, pendant un temps, avant que le silence ne retombe sur la multitude des vies détruites.

En fait, son écriture continue à se mobiliser, par des techniques de collage et de montage, des entretiens afin de composer la musique du vide : dans les différentes sections, il interroge les gens ou bien les ouvrières qui travaillaient auparavant au Daewoo. Il s'agit alors de la réécriture des entretiens et témoignages notés sur des carnets ou bien enregistrés par un écrivain qui se trouve sur le terrain et rapproche sa tâche de celui d'un journaliste, alors qu'il s'agit surtout, semble-t-il, d'arborer ostensiblement les signes qui fondent sa présence et sa raison d'être en des lieux (Bon, 2004, pp. 22, 40, 46, 56).

Le roman contient, en somme, 48 chapitres dont le narrateur consacre 37 à ce qu'il voit, à ce qu'il entend ou bien à ce qu'il fait et les autres segments comme *Théâtre un : « samedi soir danse »*, *Théâtre, deux : de la faculté de révolte*, *Théâtre, trois : délégation auprès des politiques*, se présentent sous forme de théâtre, reprenant le thème des autres chapitres afin de mieux raconter l'histoire des travailleurs sans emploi après la fermeture.

Après le licenciement, l'une des ouvrières qui s'appelle Sylvia s'est suicidée et toutes les interviews tournent autour d'elle. Pendant les entretiens, nous lisons les souvenirs et les témoignages variés de ses collègues et de ses amis sur elle, mais nous n'avons pas d'idées sur leur exactitude. On apprend, par exemple, l'entretien du narrateur avec Martine S., ouvrière très pertinente et courageuse : « *C'était une tête, Sylvia, elle n'avait pas la langue dans sa poche, comme on dit.* » (p. 218).

Il en va de même pour sa présentation au chapitre « Entretien fictif : la cellule de reclassement », lorsqu'une voix la caractérise comme suit :

Sylvia, c'est d'abord quelqu'un qui écoutait. Quand on savait que c'était à elle de parler, qui parlerait pour nous, moi ce que je regardais c'était le coin de ses lèvres [...] Ce n'est pas facile, de parler devant tout le monde : ce n'est pas pour n'importe qui. Et encore moins facile, quand c'est parler au nom des autres, qui sont là derrière vous et vous écoutent eux aussi. (p. 79)

Il importe de noter que le congédiement se perçoit, non seulement comme une absence d'argent et de travail, ce qui est certes pénible pour une mère célibataire comme Sylvia au chômage, mais il est également comme une perte d'identité, une mort sociale. Il n'est pas étrange alors que la jeune ouvrière pense à se suicider, après la perte de son statut, pour s'éliminer physiquement aussi.

Ainsi Sylvia ajoute-t-elle un autre nom aux victimes de la désindustrialisation et rappelle l'inventaire des absents avec un ton mélancolique à l'instar d'un Modiano ou d'un Michon ; il affronte également le néant de la vie par la dénudation de la matérialité du réel. Comme il le dit, il s'efforce d'exposer et de rapporter tout au lieu d'excaver des drames en laissant « *toute question ouverte. Ne rien présenter que l'enquête* » (p. 290).

Le texte narratif se propose comme ouvert et hétérogène du roman, avec des personnages qui cherchent en vain à coïncider avec eux-mêmes, avec les autres qui s'éloignent et avec un monde qui se défait. Outre les éléments explicites, en vue de mieux concrétiser la difficulté de cette situation, notamment pour les travailleurs, Bon recourt à tout discours ou structure dont il se sert pour les dégager de manière plus implicite. Cela revient à évoquer la coalition du texte et son *co-texte*, c'est-à-dire tout ce qui dans le texte renvoie à l'extérieur, ce que la sociocritique considère comme *sociotexte*.

Le texte forge donc le social, et par conséquent, la *socialité* s'avère comme « *tout ce qui manifeste dans le roman la présence hors du roman d'une société de référence* » et « *ce par quoi le*

roman s'affirme lui-même comme société » (Duchet, 1973, p. 449) sans oublier que cela est aussi valable pour tout autre genre littéraire. Les éléments narratifs interagissent, dans l'ouvrage, en créant l'univers de sens de *Daewoo*. Pour ce faire, l'écriture de Bon suit alors un souffle engagé et l'ouvrage joue son rôle social et politique : « *l'histoire de la grande industrie a connu, comme le précise avec justesse Alix Mary, un temps, cette geste ouvrière au sens épique que donne à cette expression la mémoire de luttes et d'affrontements magnifiés par des traditions syndicales ou politiques, par des œuvres littéraires aussi* »³.

La *socialité* duchetienne se place alors non pas forcément de manière explicite et dans le contexte, mais dans la matérialité du discours ou bien à l'intérieur de la logique textuelle. Il ne faudrait donc guère recourir à une thématique particulière, mais le texte littéraire se relie au social par le langage et le discours social⁴ ; cela remanie l'avis mimétique du roman et la théorie du reflet consistant à réduire l'écriture à une simple projection de l'extérieur.

Qu'il s'agisse de la poésie, du roman moderne ou de la forme théâtrale, peu importe ! Le livre revient toujours à la réalité. Non pas vraiment pour la représenter, encore moins pour l'évoquer de façon réaliste, mais pour s'efforcer de l'appréhender. « *Ce faisant, la littérature veut dresser contre cette puissance unique du réel la seule preuve qui vaille, celle du désir : chacune de ses affirmations et de ses représentations, chaque discours de sa pensée, empruntent à la réalité sa puissance* » comme le précise avec justesse Campion (1996, p. 424).

³ Alix Mary, *Daewoo*, le choix du roman chez François Bon. *Mémoire(s), identité(s), marginalité(s) dans le monde occidental contemporain* [En ligne], 9 | 2013, mis en ligne le 10 juillet 2012, consulté le 28 juillet 2024. URL : <http://journals.openedition.org/mimmoc/1009> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/mimmoc.1009>

⁴ Voir *supra*, p. 5.

Enfin, sans vouloir anticiper, un rappel du titre *Daewoo* importe qui est le *hors-texte* et explique la société du roman : au fur et à mesure, l'histoire du roman décrit ce titre, en évoquant à la *société de référence*, qui l'est, comme nous avons déjà mentionné, la crise et les misères de la délocalisation, de la clôture et du chômage pour les ouvriers lorrains.

4. Société de référence

Le roman se compose de comptes-rendus de l'enquête menée sur le terrain selon ce que nous avons précité. Cependant, il apparaît que les moyens classiques de l'enquête ne suffisent pas à nourrir la représentation de l'espace-temps contemporain qui hante l'écrivain. L'évènement le plus violent est comme recouvert, occulté par le délitement des structures sociales, par l'anonymat d'espaces interchangeables en mutation constante. Il se dit soi-même, et fait exister, en donnant force au réel, afin de faire surgir le dehors. De même, la *socialité* du texte rappelle le *hors-texte* romanesque, ce qui renvoie à un contexte socio-historique identifiable à sa lecture.

Ce roman est donc écrit, comme cela a été dit, à propos de l'installation suivie de la fermeture de l'usine Daewoo, de micro-ondes, téléviseurs, etc. Cela se passe en France, vers la fin du XX^e siècle et c'est à ce moment-là que s'accroissent les inégalités sociales. L'entreprise sud-coréenne s'était implantée en Lorraine au début des années 90 avec des subventions colossales de l'État. En 1998, le groupe décide de fermer 32 de ses 47 établissements dans le monde y compris les trois entreprises lorraines, celles de Villers-la-Montagne, de Fameck, de Mont-Saint-Martin employant plus de mille salariés. Entre septembre 2002 et janvier 2003, la fermeture brutale des trois manufactures, dont l'une a été incendiée, était une catastrophe pour les ouvriers et une forte cause du chômage en particulier dans la région. L'ouvrage contient donc une masse d'informations concernant une toponymie et situe les faits à des dates

incontournables signalant une *société de référence* qui constitue l'univers réel de l'écrivain dont il s'inspire pour créer l'univers de son récit.

Cependant le contexte pour la sociocritique duchetienne se présente non pas dans son acception large du terme en tant que cadre immédiat, à savoir ce qui entoure le texte ou se passe au moment de sa genèse, mais comme la portion de l'univers avec laquelle travaille le texte. En ce sens, lorsqu'il s'agit de « *Parler du contexte d'une œuvre, c'est toujours partir d'une œuvre et de ce qui peut dialoguer du monde avec l'œuvre. Le lien est toujours problématique. L'espace contextuel est un espace dans lequel est inscrite la présence de l'œuvre* » (Duchet & Maurus, 2011, p. 45). Cela ne peut se penser que de façon mobile et plurielle : « *À chaque sociotexte son contexte* » écrivent-ils à ce propos (p. 45).

Par exemple, Bon profite de son imagination et de son art d'écriture pour rédiger l'histoire de Daewoo, et retracer celle de Sylvia et de ses collègues à l'usine. Il rend les phrases et les structures des entretiens plutôt textuelles, attirantes et plus saisissables. L'étude sociocritique de *Daewoo* fait ressortir une parfaite harmonie entre la *socialité* et la *littérarité* du texte. Il s'agit d'un accord entre les préoccupations sociales de l'auteur et la structure intérieure de l'œuvre. Donc, étudier des éléments de la *société de référence* permet de dégager la puissance du langage dans la reproduction de la réalité. Pour exemplifier, notons les embarras de la vie ouvrière à l'usine de même que leurs conflits avec leurs patrons.

Comme l'a déjà dit Claude Duchet, la *société de référence* aide à mieux comprendre la société du texte et elle va de pair avec le *hors-texte* puisque « *référence et hors-texte sont indissociables et l'une renvoie à l'autre* » (1973, p. 405), ce qui s'illustre dans le discours social et les sociolectes selon Duchet.

5. Discours social

Dans ce texte, il y a un ensemble de discours implicites qui apparaissent comme un bruissement de la *socialité* grâce à l'analyse duchetienne. Le livre est globalement une illustration de certaines caractéristiques du langage : la langue comme barrière entre les groupes sociaux (la langue des fonctionnaires technocrates, celle des médias dont aucune ne concerne les ouvriers), la langue comme barrière entre citoyens de différents pays (ici entre Français et Coréens), la langue comme marqueur social (dans une scène cruelle où les ouvrières sont invitées sur un plateau de télévision en compagnie d'hommes riches et instruits) et la langue comme outil de domination.

« *Prélevé sur le discours social, produit selon des 'codes' sociaux, le texte peut certes reconduire du doxique, de l'acceptable, des préconstruits* » (Angenot, 1992, p. 12) ce qui assure sa « *lisibilité immédiate* » (p. 12). Dans cette optique et pour reproduire les éléments de la société réelle, *Daewoo* nous donne premièrement les discours concernant les problèmes des ouvriers dans les usines et envers leurs patrons indifférents et égoïstes.

En étudiant *Daewoo*, nous constatons que les ouvriers dans une usine forment un groupe social qui se limite à vivre en précarité, à se soumettre aux réalités imposées par les patrons et les chefs d'équipe. Comme les autres écrits de Bon, la condition de travail n'est guère convenable pour les ouvriers à l'usine Daewoo. D'une part, la pénibilité de travail et le sous-paiement, et d'autre part, le refus d'embauche des contremaîtres et leur préférence de recrutement des intérimaires démotivent les travailleurs à temps plein. Donc s'ils trouvaient un meilleur travail, ils quitteraient l'usine aussitôt (Bon, 2004, p. 13).

Par ailleurs, il existe même une difficulté émotionnelle que raconte Anne D. concernant la vente des usines. Le souci de perte de salaire et de chômage côtoie le sentiment d'affiliation à leur lieu de travail, de leur appartenance dans les propos recueillis par le narrateur : « – *Et voilà, il ne nous reste plus que les murs et le terrain... On n'a pas osé lever la main, dire : ce n'est pas possible. Dire : c'est à nous et n'y touchez pas.* » (p. 54).

Ce qui accentue encore le trouble exclusif des ouvriers, c'est que lorsque ceux-ci se tuent pour crier haut et fort leur situation difficile, « *les chefs coréens de l'établissement sont en semaine de ski.* » Cette totale indifférence atteint son comble alors en lançant « *un ultimatum, en promettant de verser des produits dans la rivière* ». Dès lors, les pompiers et les cadres de sécurité cherchent donc à surveiller de près « *les intentions des personnels et l'état des produits chimiques* ». Suite aux menaces ouvrières, les négociations reprennent pour une réouverture et une reprise de travail des « *salariés de Mont Saint-Martin* » tandis que celle « *de fours à microondes, et celle d'assemblage de téléviseurs viennent de fermer définitivement* » (p. 129).

Suite à ces décisions hâtives qui ne concernent qu'une minorité, sans tenir compte des revendications des jeunes travailleuses, les laissant dans une situation instable, voire critique, les ouvrières assouvissent leur brutalité par la séquestration de leur chef (p. 31) avant de cloîtrer également « *deux élus et un chef venus pour une ultime négociation* » (p. 111). Ce qui est précité n'est pas fortuit, et par conséquent, appartient au « champ littéraire » significatif à l'ordre des discours qui prévaut aux propagandes syndicales, rappelant notamment celles de la Confédération Générale du travail (CGT) ou bien de la Force Ouvrière (FO).

Des exemples de fermeture d'usine et les destructions des ouvriers se multiplient à travers tout le roman pour retracer un phénomène de

l'ère post-industrielle. Ces protestations n'épargnent aucune usine, même pas EADS de Douarnenez en aéronautique. Ainsi foisonnent alors partout les arrêts de travail contre les licenciements ou la fermeture (p. 121). L'intérêt de l'étude du texte littéraire réside, en ce sens, dans le fait qu'il n'est guère coupé du réseau sociodiscursif dans lequel et sur lequel il se propose de travailler.

Pour revenir à l'usine Daewoo, rappelons que sa délocalisation conduit à des conséquences malheureuses. Se dégrade alors la condition psychologique et mentale des ouvriers après la fermeture définitive de l'usine et à la suite du suicide de Sylvia : ils s'enferment en réminiscence de la clausturation entre quatre murs d'usine (p. 177), prennent longtemps des calmants pendant la journée pour ne plus y penser (p. 153), subissent des insomnies nocturnes, et en cas de repos, des cauchemars les éveillent bouleversés (p. 24), une incompréhension des autres et manque de communicabilité sans parler de leur égarement progressif aggrave la situation (p. 27).

La fermeture de l'usine ne pardonne à personne, même les plus anciens ouvriers avec toute une vie passée au travail, qui ne peuvent plus s'aventurer dans d'autres métiers. En effet, dans la société post-industrielle, ce qui est important, c'est d'avoir une bonne connaissance de langue, surtout allemande (pp. 73-74), ou bien une grande maîtrise dans les nouvelles sciences, ou encore des formations correspondantes. La compétitivité des sociétés empêche les autres patrons de recruter de nouveaux ouvriers qui ne sont plus jeunes, comme dans le cas d'Ada, de Naama et de Saraï qui entretiennent longuement avec le narrateur ; une seconde chance dans leur état semble rare, sinon impossible. À travers les pages du roman, nous trouvons une conversation entre Géraldine Roux, l'une des anciennes ouvrières de Daewoo, et l'enquêteur-narrateur, dont l'ami, est un écrivain contemporain français inconnu de la prolétaire. C'est lors de cette entrevue que l'on apprend davantage

l'ignorance de la majorité de la classe ouvrière qui n'est ni informée sur la littérature, ni sur la situation du pays ; d'où leur soumission aux avis des autres : « *C'est bizarre, cette sensation de sosie, quand rien ne les rapprochait, elle et lui. Moi, je le lui disais, mais qu'est-ce qu'elle pouvait en répondre : "Si vous me dites que c'est quelqu'un de bien, votre Bergounioux..."* » (p. 82).

C'est dans cette perspective que Claude Duchet considère le *discours social*, en tant que « *le déjà-dit d'une évidence pré-existante au roman et par lui rendue manifeste* » (1973, p. 453). Par conséquent, les changements sémantiques démontrent surtout une totalité proche de la crise. En effet, le *discours social* met en relief les pathologies d'un corps social problématique et de ses marasmes qui ajustent, selon les cas, le sens des mots. Il s'agit, autrement dit, d'un élément intrinsèque du discours qui se dévoile dans le lexique ou bien dans l'usage du *discours social*.

Le texte littéraire, en particulier par sa mise en forme esthétique, reproduit et revivifie ainsi le discours prolétarien dans *Daewoo*. On retrouve donc, à ce niveau, le langage de la rhétorique collectiviste utilisé par les travailleurs dans le processus d'émancipation économique contre les valeurs mercantiles et celles du marché. La *socialité* inscrite alors dans l'énonciation importe dans la mesure où les ouvriers répondent au narrateur qui les interroge sur la base de leur situation et celle des autres travailleurs, licenciés ou en activité.

En revanche enfin, pour d'autres, les rares emplois qu'ils arrivent à se trouver -comme une proposition de remplacement « *dans le toilettage chiens* » (Bon, 2004, p.165), ou bien un emploi en intérim avec « *les contrats au casino ou en hôtellerie* » - sont très accablants, sans parler d'une plus pénible situation de travail dans ce genre de locaux (p. 165) à laquelle ils doivent faire face. En somme, la fermeture de l'usine menace la vie ouvrière de tout point de vue sans pour autant alarmer les entrepreneurs.

Derrière les désarrois susmentionnés et engendrés à l'usine, il y a, au contraire, un patronat négligent, sinon insouciant du malheur des ouvriers qui les gouverne et les exploite. Autrement dit, l'entrepreneur s'absente tellement de son usine qu'il est inconnu des salariés (p. 31), comme si le châtelain n'habitait pas son château. Ce n'est pas fortuit que l'absence de toute rencontre ou communication revient comme un leitmotiv dans *Daewoo* en répétant que « *jamais eux ne l'avaient vu, ici, ce monsieur Chan Suk Bang, patron France* » (p. 100). Pis encore, c'est que le fondateur de Daewoo, n'est pas obligé d'apprendre le français ; ce qui rend davantage difficile la possibilité de toute négociation ou écoute sans intermédiaire (p. 194). En l'absence des chefs, de l'incompréhension du français, il faut ajouter aussi que même les rares occasions de visites par les propriétaires se produisent en une impressionnante vitesse : les entrepreneurs sud-coréens ne disposent que de peu de temps pour faire le tour de leurs usines transplantées en France.

L'indifférence qu'ils montrent à cet égard se justifie peut-être parce que le travail d'usine ne les passionne guère et qu'ils continuent par obligation un métier héréditaire. Dans certaines familles coréennes, les fils continuent la profession parentale. Les coercitions familiales sont alors à l'origine de beaucoup de problèmes dans le monde professionnel (Bon, 2004).

Rares sont les occasions de réunion ou de communication des deux côtés qui se terminent avec satisfaction, car l'entrepreneur s'estime d'office supérieur. L'occasion pour les travailleurs de marquer leur exigence ou leur désapprobation de manière souvent indirecte s'avère donc totalement exclue en Corée. C'est ainsi que les patrons, fiers de leur statut et suivant leur protocole de travail, traitent de haut les salariés : « [...] *il nous a regardés sans s'approcher de nous, comme s'il était logique que la parole même respecte des hiérarchies, si cette manière de dévisager depuis un*

piédestal devait suffisamment affirmer les places sociales respectives et nous intimider » (p. 65).

Après avoir évoqué l'aspect discursif selon l'analyse sociocritique de Duchet, il importe de répéter que c'est parce qu'il est langage, et travail sur le langage, que le texte littéraire dit le social. Il le fait non pas seulement à partir de sa thématique, mais aussi à travers ses façons de dire en vue d'orienter le regard du lecteur sur le réel. Tel reste jusqu'à ce jour le principal intérêt de la sociocritique, voire du *sociogramme* duchetien.

6. Sociogramme du travail

L'essentielle hypothèse théorique de la sociocritique consiste dans la mise en forme esthétique et le travail textuel sur les signes, les langages et les représentations sociales, garantissant l'originalité d'une œuvre. Le grand but de Duchet concerne un cheminement qui « *voudrait se définir comme une poétique de la socialité, inséparable d'une lecture de l'idéologique dans sa spécificité textuelle* » (Duchet, 1976, p. 4).

Par ailleurs, le *sociogramme* aide à repérer les liens co-textuels entre le texte et la *semiosis* sociale de manière conflictuelle, puisqu'il se compose de représentations partielles, conflictuelles, voire corrélatives, en grande partie en opposition tournant autour d'un noyau oxymorique.

Depuis la fin du XX^e siècle jusqu'au passage de deux décennies du 3^e millénaire, penser le travail *vs* le chômage est relativement obsessionnelle. Ce sujet n'est pas un objet purement littéraire, mais c'est plutôt une question que se pose tout individu, que la littérature se propose d'affronter à son tour et dont elle doit sérieusement tenir compte. Conceptuel, le *sociogramme* est un moyen pour faciliter la pensée collective et globale ce qui est de l'ordre du discours qui s'échange aussi dans le texte littéraire, notamment des différentes instances de paroles ouvrière ou patronale. On détient tous de

multiples représentations, quelquefois contradictoires, et des fragments de discours variés sur le travail et l'argent qui semblent être valeur ou contre-valeur. L'argent et ses innombrables représentations -qu'il s'agit de pauvreté, de travail, d'aisance, de statut social, etc.- le tout fait partie du même *sociogramme*, au moins pour une même civilisation et un moment socio-historique donné. De plus, ce que le mot invoque fait son essence possible et constitue la surface de pouvoir du terme.

Pour tracer un *sociogramme*, le noyau se présente assez conflictuel, c'est-à-dire que le mot travail ou argent, ne donnent pas une seule et simple définition ; ils regroupent les extrêmes à la fois ceci ou cela. Donc, c'est cette nature antagoniste de l'énoncé qui assure son contour *sociogrammatique* où se réunissent des éléments de tous les discours possibles. Le *sociogramme* de *Daewoo* se propose ainsi autour du noyau conflictuel du travail, une réalité quotidiennement vécue : dans ce roman nous pouvons voir l'emploi comme un moyen pour subvenir aux besoins vitaux des ouvriers dont la privation, au même titre, met en danger l'état de leur santé physique et mentale. Par ailleurs, le chômage les effraie et menace de tout point de vue : le travail ainsi que sa perte aboutissent à l'épuisement, à l'insomnie et à l'irritabilité des ouvriers, mettant également en danger leur vie émotionnelle et personnelle. En effet, tout cela tourne autour de la question financière, car qui dit travail, dit argent ; en ce sens, l'argent représente la préoccupation principale des ouvriers. Autrement dit, dans ce roman, bien que les ouvrières, car ce sont elles qui sont interviewées, parlent de l'argent à contre-cœur et le trouvent en quelque sorte sale, elles en ont réellement besoin pour mener une vie correcte. Leurs rêveries paraissent leur seul refuge dans des moments pénibles de tâche lorsqu'elles doivent grimper « *les échelons d'acier qui l'emmèneront pour huit heures dans [leur] nacelle au-dessus du feu...* » (Bon, 2004, p. 102), et leur

imagination débordante les transporte vers des rêves de prospérité et de richesse :

Saraï : Mon usine va bien.

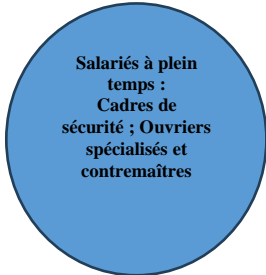
Tsilla : – [...] J'achète ton usine, tu mets ton argent dans ma banque.

Saraï : – Je te rajoute trois usines au chômage, tu passes le dossier à la préfecture qui passe au ministre lequel a dirigé cinq ans ta holding, qui nomme au conseil d'administration de ta banque le liquidateur [...]. (p. 147)

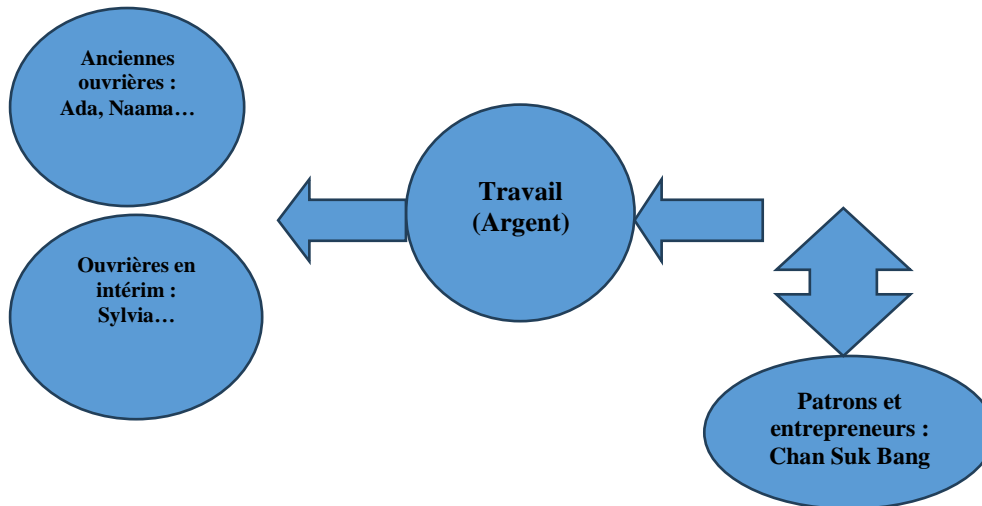
Barbara G., ancienne ouvrière à Daewoo, a pu enfin trouver un nouvel emploi, mais les conditions de son travail sont encore plus insoutenables qu'avant. Il s'agit d'un métier d'homme difficile : « *Production d'acier par coulée continue : au sortir du hautfourneau, on porte l'acier liquide dans d'énormes poches de fonte jusqu'aux fours électriques où se fera l'affinage : " On est à vingt mètres en l'air, c'est presque un avion." » (p. 101).*

Saraï qui cherchait encore du travail a aussi mentionné qu'à l'agence pour l'emploi, on leur avait dit que pour le tri des ordures, les salariés devaient « *mettre une croix à chaque camion qui passait.* » Intriguée, elle a demandé à quoi cela servait, et on lui a répondu que c'était pour les « *statistiques* ». On a ajouté également qu'il fallait « *se lever de bonne heure* », car cela aidait à « *garder les horaires* » (p. 170).

Bien que situés à l'autre pôle sociogrammatique, les patrons aussi ont à leur tour besoin de l'activité ouvrière : ils s'enrichissent par leur labeur et leur productivité sans se préoccuper de leurs soucis matériels. Ainsi « *les déesses de l'argent, les furies de l'économie* » (p. 144) s'activent en bourse afin de les transformer en capitalistes financiers ou industriels, banquiers et propriétaires d'usines ou de sociétés holding (p. 147), menant une vie de luxe (p. 169).



Salariés à plein
temps :
Cadres de
sécurité ; Ouvriers
spécialisés et
contremaîtres



Notons donc que l'étude de la *socialité* et de la *littérarité* du texte est en étroite relation avec l'intertexte. L'examen du *sociogramme* du travail dans l'ouvrage de Bon magnifie alors à dévoiler une épaisseur discursive et intertextuelle où se lisent à la fois *Germinal* de Zola (p. 33) avec les émeutes ouvrières contre les patrons ou encore par le rappel de la disparition progressive des lettres composant le nom de l'usine, où il ne reste qu'un simple W, laissant planer le souvenir du texte autobiographique de Perec, à savoir *W ou le souvenir d'enfance* (p. 77). L'auteur expose alors la créativité d'un ouvrage qui décrit précisément ce que la sociocritique appelle la *littérarité* et la *socialité* des textes littéraires dont la première étape réside dans le concept de *sociogramme* « [...] comme si la littérature n'était pas elle-même un *sociogramme* »⁵.

7. Socialité et littérarité du roman

Nous avons précédemment évoqué l'apport et la fonction de la *socialité* dans la subdivision consacrée à la *société de texte*. En somme, Duchet cherche à montrer que la *socialité* et la *littérarité* se

⁵ Claude Duchet a ainsi abordé la question dans un entretien (Entretien accordé à Claude Duchet réalisé par Patrick Maurus, 1999-2000, Disponible sur : <http://www.sociocritique>).

renforcent et constituent une harmonie irréprochable. Pour ainsi dire, il est impossible de séparer les dimensions sociales et esthétiques du texte :

C'est dans la spécificité esthétique même, la dimension de valeur des textes, que la sociocritique s'efforce de lire cette présence des œuvres au monde qu'elle appelle leur socialité. Cela suppose la prise en considération du concept de littérarité, par exemple, mais comme partie intégrante d'une analyse socio textuelle ». (2011, p. 68)

La sociocritique duchetienne accentue les ressources de l'analyse textuelle, contrairement à l'affirmation de Marc Gontard que l'on reprend à cause de son caractère doxique et bien répandu: « *La sociocritique élude [...] la dimension linguistique et textuelle qui constitue l'œuvre littéraire, qui détermine la 'littérarité' d'un texte* » (1984, p. 23). Cette attestation paraît alors démesurée car la démarche de Duchet souligne la notion de *littérarité*, telle que la conçoivent aussi les Formalistes russes, avec cette nuance qu'elle ne se limite pas simplement à la dimension textuelle, mais elle vise à préciser l'interdépendance entre le binôme texte-société, comme ce que l'on retrouve ultérieurement dans la démarche de Pierre Zima.

Dans cette optique, les différentes composantes du texte se considèrent en tant que les structures à la fois linguistiques et sociales témoignant des intérêts collectifs particuliers. Les conflits sociaux s'affinent alors non seulement dans le vocabulaire, mais aussi dans le titre. Celui-ci se raccourcit par un terme, un nom propre *Daewoo*, qui rappelle bien évidemment un signifiant pur, qui ne fait penser qu'à l'idée qu'on se fait de la marque et de l'usine sud-coréennes. Il ne s'agit donc pas du vrai groupe industriel, car sa réalité ne se trouve que dans la *société du roman*. D'une autre manière, « Daewoo » ne désigne pas ici un référent particulier, mais il fait allusion à une référence, à savoir l'idée que l'on se fait de l'entreprise dans un microcosme donné. Dans le roman de Bon, la

référence « Daewoo », métaphore industrielle, est un discours social, un « discours tenu sur » (Duchet, 1973, p. 453) un géant conglomérat mondial dont il ne reste après sa faillite en 1999 qu'un leader électroménager en Europe. En somme, pour Claude Duchet, la sociocritique part du texte pour en arriver à dégager sa socialité, à savoir ce qui se réduit au « *dedans [de] l'existence sociale du texte* » (Mérigot, 1979, p. 134).

De plus, en présentant les entrepreneurs, à travers ce nom industriel, le récit donne à voir les oppositions. Par l'usage de la terminologie empruntée à ce monde manufacturier, la diégèse met en relief les intérêts à la fois communs et conflictuels entre les patrons et les ouvriers surtout anciens ou intérimaires.

François Bon cherche à montrer que certains noms comme Moulinex ou Daewoo, symboles d'usines en faillite, n'évoquent plus qu'une simple marque : « [...] *rejointis à la récréation des gosses, on avait partagé du Nescafé, l'eau juste versée de la bouilloire Moulinex (j'avais remarqué le nom, Moulinex c'est comme Daewoo désormais bien plus qu'une marque) dans des verres de cantine, [...]* » (Bon, 2004, p. 42). De même, l'auteur met l'accent sur l'identité de la marque en écrivant : « *La seconde fois que j'étais entré chez Daewoo, nous étions trois, dont un ami photographe, équipé d'un Rolleiflex [...]* » (p. 64), au lieu de dire « équipé d'un appareil photo ». En insistant sur le nom des marques, l'écrivain souligne leur importance persistante dans le quotidien, même après la disparition de l'entreprise.

Dans la partie « *Violences sociales et poétique de l'urbain* », l'auteur utilise des descriptions vives et poétiques de paysages urbains, telles sont les images des « *escaliers et greniers de Kafka* » et « *les salons sur jardin de Balzac* ». Ces références améliorent non seulement la qualité littéraire du récit, mais relie également le

lecteur à une tradition littéraire plus élargie, mettant en valeur la littérarité du texte :

On garde dans la tête comme le souvenir d'une ville véritable les escaliers et greniers de Kafka, les salons sur jardin de Balzac. Puis, passant le pont Charles à Prague ou les remparts de Guérande, on a l'illusion que ce qui vous reste d'un livre est plus vivant et net que le monde vrai. À moins que là, dans nos promenades réelles, ce n'était que du livre qu'on était en quête, comme si le réel qu'il évoque n'en était de fait qu'un prolongement. (p. 94)

Par ailleurs, le texte explore la relation entre la mémoire et l'identité, en particulier dans le contexte des espaces urbains qui ont subi des changements importants. La mention des « lieux décrits dans un livre » (p. 94) suggère que la littérature est un moyen de reconstruire et de mémoriser ces espaces, en soulignant la littérarité du récit tout en abordant les implications sociales de la transformation urbaine.

Pour ce qui concerne la base narrative du texte, ajoutons également que l'ampleur des pathologies empêche la totalité de progresser. Le récit principal se retarde donc par une série d'entretiens qui interrompent le déroulement de l'histoire principale, présentée comme saccadée, ayant la forme d'un collage. Le narrateur enregistre la voix des ouvrières avec son Sony MiniDisc et les réécoute plus tard afin de retranscrire fidèlement leurs paroles. Par conséquent, il s'efforce d'écrire avec précision et justesse. À la page 90, on peut constater qu'après avoir épuisé la batterie de son appareil, son entretien avec Géraldine a également pris fin : «*Premier entretien Géraldine, plus de batterie, fin.* ». Ce roman dépeint ainsi avec sensibilité la difficulté de la vie et la condition des ouvrières d'usine à la fin du XX^e siècle. François Bon espère alors toucher les lecteurs, les invitant à ne pas rester indifférents face à ces situations éprouvantes :

Quoi en penser, comment lire froidement. Et comment ne pas se souvenir sans trouble de cette mention discrète, "divorces, suicides, et prolifération des cancers", quand on vous dit à Uckange ou Fameck la disparition avant-hier d'une femme qui avait travaillé à Daewoo, même si, selon ce qu'on vous en disait, "elle était déjà malade avant", ou cette autre qu'on aurait voulu rencontrer. On vous répondait : « elle a une opération"... Mais non, "divorces, suicides, et prolifération des cancers", pas de chiffres ni statistiques. Et c'est cela qu'on demanderait à nos quatre actrices de dire, contre l'effacement même ? » (p. 76)

En illustrant la difficulté des vies ouvrières, cet ouvrage transcrit fidèlement la misère des travailleurs. En effet, Bon a su maintenir une certaine modération pour les décrire : « *La vie n'est pas si dure, en usine, pas si triste que vous voulez le faire croire* » (p. 220). Dans cette optique assez réaliste, *Daewoo* expose une diction active et agrammaticale, reflétant la conscience d'une fracture et d'un monde qui se refuse à être pleinement exprimé sous la plume de l'auteur. Pour montrer les désagréments de la vie ouvrière après leur expulsion de l'entreprise, Bon utilise des phrases complexes, voire équivoques, et des sentences qui ne respectent pas forcément les règles grammaticales. Dans ce qui suit, on souligne l'emploi d'un participe passé au lieu d'un verbe conjugué, ou bien l'inachèvement des phrases à la page 42 du roman : « *Quand on nous invitées à La vie comment c'est, des copines disaient : –On va se fiche de [...]* ». Il en va de même pour l'absence de ponctuation adéquate pour terminer les phrases interrogatives, comme par exemple à la page 124 : « *Est-ce que ce n'est pas cela qui nous manque, les heures d'une usine* ». À ces cas de troubles syntaxiques, ajoutons aussi que malgré l'importance de la place des mots en français et leur soumission à des règles et structures particulières, Bon refuse leur ordre logique et correct, sans chercher forcément à produire un effet expressif ou

emphatique ; il ne s'agit donc guère simplement de figure syntaxique de la rhétorique et de la mise en relief par la postposition du pronom « nous », mais d'un exemple de complexité dans cet ouvrage : « *Il n'y a pas d'usine jetable, puisque c'est ce qu'il aime, sans qu'on jette avec ce qu'on y a mis, nous* » (p. 87). On peut donc distinguer, dans ce livre, la dyssyntaxie d'une poésie dense de l'usine qui se caractérise par le refus des normes grammaticales.

En outre, l'exergue rabelaisienne de l'ouvrage témoigne nettement de la vérité du monde de son temps en vue d'accentuer les antagonismes susmentionnés entre entrepreneurs et salariés : « *Et là commençay à penser qu'il est bien vray ce que l'on dit, que la moitié du monde ne scay comment l'autre vit* ». Cette épigraphe, cherchant à prédire le propos du texte, entraîne la réflexion du lecteur et renforce sa fonction conative.

Quant aux éléments para-textuels et le titre, Duchet intronise l'intérêt de la *littérarité* et la *socialité* du texte, dont il explicite la valeur comme suit : des éléments « *où se définissent les conditions de communication, où se mêlent deux séries de codes : le code social, dans son aspect publicitaire, et les codes producteurs ou régulateurs du texte* » (Duchet, 1973, p. 56).

Par ailleurs, Claude Duchet, proposant en premier et en parallèle avec Edmond Cros l'appellation de la sociocritique, considère deux aspects littéraire et social dans le titre. Ainsi son sens insinue-t-il également une notion que l'on trouve en dehors du texte afin d'attirer l'attention du destinataire. Il contient alors un message dont il faut décoder la *littérarité* et la *socialité*.

Le but d'un texte n'est pas sa fin, mais l'attente de sa lecture, le début de son pourquoi, de son vers quoi [...] Mais le début d'un texte n'est pas non plus son commencement : un texte ne commence jamais, il a toujours commencé avant. (Duchet, 1971, p. 8)

De même, selon Duchet, les deux concepts en question s'entrecroisent dans le roman dont le titre prévient le lecteur et l'oriente vers l'interprétation du contenu et du thème. Pour ce qui est du niveau de la *socialité*, il importe d'évoquer au passage que celle-ci, en corrélation avec l'information et l'indice, édifie ensemble un processus de sémiotisation, partant du réel, inabordable, faisant écho au social, tenant en compte sa présence dans l'œuvre et donnant une portée capitale à toutes les techniques qui accordent à l'écriture son originalité. Ainsi l'écrit littéraire examine-t-il en priorité l'écriture de la *socialité* qui lui est intrinsèque. Dans les transformations théoriques des années 60 et 70, cette tentative esthétique en quelque sorte les concepts marxistes.

Concernant *Daewoo*, alors que les faits réunissent tout au long du récit, entrevues, enquête et travail de documentation, il s'agit en particulier d'un "roman" comme le précise avec justesse François Bon lui-même : « *J'appelle ce livre roman d'en tenter la restitution par l'écriture, en essayant que les mots redisent aussi ces silences, les yeux qui vous regardent ou se détournent, le bruit de la ville telle qu'il vous parvient par la fenêtre* » (2004, p. 38).

Par ailleurs, pour activer aussi sa propre imagination et préserver l'anonymat des gens, le narrateur remanie plutôt les phrases entendues et change également les noms réels des personnages. En fait, il s'efforce de retranscrire les phrases, même s'il les émaille de son art d'écriture en les reformulant à sa manière. Voici la phrase d'une des interviewées adressée au narrateur, puis remaniée, qui surprend l'énonciatrice :

"J'ai dit ça, je l'ai dit comme ça ? " J'ai répondu que ma raison de noter avec précision, c'était aussi la nécessité de librement peindre : qu'à ce prix seulement on est juste. Une construction de mots pour mettre en avant, oui, sa façon de dire les mots. (p. 81)

En fin de compte, la portée des structures formelles et langagières, sa recherche du caractère romanesque singulier, sans se sacrifier au désir d'authenticité, garantit alors la *littéarité* de cet ouvrage. À cette fin, la littérature s'impose entre les mains de Bon comme une machine autonome pour aboutir à la visée ultime de l'écriture de l'usine suivant la renverse qu'annonce une vingtaine d'années plus tôt *Sortie d'usine* basculant « *l'écriture de l'usine en l'usine comme écriture* » (p. 165).

Conclusion

En guise de conclusion, il faut récapituler nos acquis afin de mesurer la fécondité de l'application de notre approche duchetienne qui vise le texte et sa *socialité*, portant une attention soutenue aux fonctionnements langagiers. L'analyse de la structure profonde de l'écrit, de ses sociétés textuelle et référentielle, de même que les discours sociaux dominants et le *sociogramme* accentuent, en effet, le rapport de l'objet représentationnel avec ceux qui peuplent cet univers. Le travail, englobant tous les autres éléments qui en dérivent, à savoir l'activité, l'argent et le statut social, constituent le *sociogramme* du livre rendant compte de la division sociale de cette période. L'essentiel réside dans le fait que tous les systèmes de valeurs s'équilibrent autour de l'emploi et toute une série de discours possibles s'en dégagent qui est non seulement une alliance sémantique avec l'argent et la classe, mais aussi une alliance noétique dans la pensée. Cela précise bien l'intérêt du *sociogramme* du travail parce qu'il s'agit d'un noyau énergétique de contradiction qui garantit la portée majeure de référence pour la littérature depuis surtout le machinisme du XIX^e siècle. D'autre part, nous avons insisté également sur l'étude du genre romanesque accentué par l'écrivain, dont la *socialité* et la *littéarité* ont été soulignées. Cela insiste sur les fonctions non seulement référentielles mais aussi poétiques et la visée à la fois représentative, tout comme réelle.

De plus, le respect du narrateur vis-à-vis de l'objet de son écrit est passé par le choix des moyens mis en œuvre dans le texte. Pour ce faire, l'auteur explore la dimension et la charge sociales de son roman. Sa manière d'extorquer la *socialité* consiste à briser la linéarité de l'écriture, en pratiquant la superposition de documents écrits de diverses natures par la réécriture des témoignages qu'il a notés sur des carnets ou enregistrés. Parallèlement l'agrammaticalité, l'inachèvement des énoncés, les troubles de ponctuations ont été mis en jeu par Bon en vue de mieux souligner la difficulté de la situation ouvrière. Par ailleurs, Bon s'est servi d'une langue spécifique, à la fois littéraire et populaire. *Daewoo* reprend donc la nostalgie d'une culture ouvrière en déshérence. Pour l'auteur, l'objet à déceler, c'est le monde au présent. En quelque sorte, il poursuit une exploration du monde contemporain à travers les figures de l'usine. Dans cette perspective, il montre qu'il n'a guère perdu contact avec le monde technocrate et les problèmes de son temps en prêtant sa voix aux autres et préservant surtout sa popularité.

Bibliographie et site

- Alix, M. (2013). *Daewoo, le choix du roman chez François Bon. Mémoire(s), identité(s), marginalité(s) dans le monde occidental contemporain*, (9). <https://doi.org/10.4000/mimmoc.1009>
- Angenot, M. (1992). Que peut la littérature ? Sociocritique littéraire et critique du discours social. Dans *La politique du texte. Enjeux pour Claude Duchet* (pp. 10-27). Presses universitaires de Lille.
- Bon, F. (2004). *Daewoo*. Fayard.
- Brynja Svane, E. (1979/1981). *Sociocritique* (C. Duchet, dir.). Nathan-Université / Revue Romane, Bind 16.
- Campion, P. (1996). *La littérature à la recherche de la vérité*. Éditions du Seuil, coll. Poétique.

- Chavoshian, S., & Djalili Marand, N. (2022). Approche duchetienne de "Clair de lune" : nécessité socio-historique ou influence. *Recherches en langue et littérature françaises*, 16(29), 38-53. Université de Tabriz.
- Duchet, C. (1971). Pour une sociocritique, ou variations sur un incipit. *Littérature*, (1), février.
- Duchet, C. (1973). Une écriture de la socialité. *Poétique*, (16), pp. 446-454.
- Duchet, C., Gaillard, F., et al. (1976). Introduction : socio-criticisme. *Sociocriticism, SubStance*, (15). Johns Hopkins University Press.
- Duchet, C. (1979). Sociocritique : positions et perspectives. Dans *Sociocritique*. Nathan.
- Duchet, C., & Maurus, P. (2011). *Un cheminement vagabond. Nouveaux entretiens sur la sociocritique*. Honoré Champion.
- Ebrahimi, R., & Kamali Hosseinzadeh, M.-J., et al. (2021). [Titre manquant]. *Revue des études de la langue française*, 13(24), 131-142.
- Goldmann, L. (1963). *Introduction aux premiers écrits de Lucas*. Gontier.
- Gontard, M. (1984). *Écrire la crise. Esthétique postmoderne*. Presses universitaires de Rennes.
- Karimian, F. (2016). Kanizou (Esclave). Étude socio-narratologique du corps féminin. Dans *Étude sur le corps de la femme*. Université de Turku (Finlande).
- Karimian, F., & Alaie, M. (2017). Toile agonisante : étude sociocritique dans *Sorraya dans le coma*. *Plume*, (25), printemps-été.
- Lukács, G. (1968). *La théorie du roman*. Denoël.
- Mérigot, B. (1979). Le signifiant Balzac : lecture de *The Clockwork Testament* d'Anthony Burgess. Dans *Sociocritique*. Nathan.
- Salimikouchi, E., & Ashrafi, S. (2015). De la société du texte à la société du référent : lecture duchetienne de *Peur et Tremblement* de Gholamhossein Sâédi. *Études de la langue et littérature françaises*, 5(2), 67-82. Université Chamrân, Ahvaz.

Tadié, J.-Y. (2005). *La critique littéraire au XX^e siècle*. Pocket, coll. Agora.

Zima, P. (2000). *Manuel de sociocritique*. L'Harmattan.

Zandieh, F., & Makouï, Sh., *et al.* (2023). *L'Attentat* de Yasmina Khadra : application de l'approche sociocritique de Claude Duchet. *Recherches en langue et traduction françaises*, 6(2), 111-133.